

Nouvelles.
Avec ou sans destin.

Penser que l'on peut tout faire alors que tout est raté.

Penser que l'on peut tout dire alors que tout s'est envolé.

Penser que l'on peut tout croire alors que tout est effacé.

Penser que l'on peut tout comprendre alors que tout est
enfermé.

Penser que l'on peut tout vivre alors que tout est fini.

Faculté qu'on a, à connaître sa propre réalité.

De son visage légèrement ridé suintait l'ennui profond, de ses yeux la désespérance vague. Le granulat lui pénétrait les oreilles, les yeux, le nez et la bouche pendant que la mer dessinait sur le sable humide des lignes changeantes. Elle avait rejeté ce corps qui ne lui appartenait pas. Gorgé d'eau, de sel et d'excréments divers, elle en avait eu du dégoût. Profitant de la marée montante elle l'avait négligemment poussé sur le rivage. La peau couverte d'ecchymoses, pourrissait au soleil. Des crustacés décapodes commençaient à ronger les jambes. Soudain, une vague plus importante que les autres, retourna le corps qui alla percuter un rocher. Les crabes surpris, décampèrent. Sous le choc, la tête se désolidarisa des épaules et alla rouler dans un trou. Les yeux avaient disparu et seules les orbites vides regardaient un pâle soleil. La bouche recracha un minuscule poisson tandis que les cheveux flottaient légèrement sur l'eau qui s'évaporait. Un mastiff errant derrière une dune, sentit l'odeur de la viande. Précipitamment il se jeta sur ce festin. Ses crocs acérés pénétrèrent le ventre. Avec des mouvements brusques, il arracha les entrailles qu'il s'empressa de dévorer. La gueule maculée de merde, il attaqua ensuite un bras. Une épaule. Le dos. Ses dents se plantèrent comme des couteaux, découpant la chair en grossiers morceaux, brisant les os les plus fragiles. Gavé, il laissa le corps mutilé, exsangue. La mer avait déserté la plage. Le macchabée faisait partie du décor. Du moins ce qu'il en restait. Au tronc ne tenait plus qu'une jambe et un bras. La cage thoracique, béante, laissait échapper des côtes, le sternum, les vertèbres et un restant de diaphragme.

Les crabes étaient de retour. Ils n'avaient plus peur cette fois et se chamaillèrent les restes. Les flots grignotèrent naturellement le sable pour reprendre leur territoire. Le crépuscule déposa son manteau noir. Deux gerfauts affamés aperçurent la charogne et piquèrent droit dessus toutes ailes déployées. Il fallait se presser. Bientôt les flots recouvriraient la plage entière. Les longs becs crochus avalèrent crabes et viande sans distinction, puis l'eau posa sa couverture humide dans une nuit d'encre. Le lendemain, au petit jour, sur la plage ne subsistait qu'un pied. Écorché. Dépiauté. Anonyme. Cependant, il attirait l'œil, comme si spirituellement en lui, subsistait une présence ou plutôt, comme si, de ce dernier émanait une sorte de vie ...Une entité. Voilà le terme. Comme s'il était vivant et heureux de macérer dans cette ripple-mark. A priori, bien sûr, il n'y avait pas de quoi danser un rigodon sur ce morceau-là, il avait dû faire partie d'un tout. D'un humain entier qu'il fallait bien rechercher. Vrai pourtant que j'avais une drôle d'impression. Je doutais du but de ma quête, de façon irraisonnée...Devais-je chercher un corps sans pieds ou un corps qui aurait fait partie du pied. Épars et pas loin, il y avait quelques ossements déjà blanchis, devenus de simples objets qu'un galopin habile transformerait en boîte à priser, en aiguille pour la pêche, de ces petits objets qu'on voit dans les musées des marins. Quand était-elle survenue cette rupture morbide du réel, ce ratage- dérapage, ce démarrage du morbide? Curieux tout de même que les prédateurs aient spontanément effectué leur besogne de nettoyage sur tout un corps sans toucher à ce pied. La chair en

était-elle venimeuse? Il fallut bien que je risse et émise de fantasques fantômes pour ne pas gerber mes tripes sur cette découverte macabre. Vrai pourtant que j'avais un sale boulot, qu'il fallait que je fisse. En guise d'indices, je n'avais que cette chair avariée, cette putréfaction d'un homme ou d'une femme, je ne pouvais pas me prononcer. Il est toujours frappant de constater qu'un séjour prolongé dans l'eau, pourrit toute matière organique. Que dater l'événement serait un riche boulot. Mais d'abord j'avais une question sans réponse. Pourquoi avais-je pensé que ce pied était « vivant »? Je pouvais insidieusement formuler un embryon d'hypothèse mais c'était vraiment trop loin, trop éloigné du concret. Je passais aux yeux de mes collègues pour un foutu original à qui il arrivait souvent des choses... On me répondait en général une sorte de. « Oh oui ! mais toi »... Ainsi étaient les choses dans mon commissariat. Cela faisait un bon moment que j'avais été muté de la ville. Là-bas aussi rien n'était laissé au hasard et quand j'émettais un avis, certes décalé, on me rétorquait un, Bien sûr! C'est ça ! Cette fois je tenais mon sujet, j'avais mon enquête et elle ne démarrait pas sur une histoire bidon d'empreintes digitales ou de moulage de la mâchoire! Pensez donc, un pied. Un pied tout seul, bien à moi, avec pleins de choses à me dire...J'avais l'impression qu'il me parlait déjà, mais je ne devais pas le brusquer, aller plus vite que la musique, comme on aime à dire. Je devais le rassurer. Lui expliquer que le spectacle "gore" qu'il avait vécu comme dans une mauvaise production macaroni était terminé. Que son cauchemar s'arrêtait avec sa

découverte, qu'il ne devait pas craindre de finir dans un bocal d'aldéhyde formique. Comment m'exprimer. Comment communiquer! J'avais toujours cette étrange sensation qu'il pouvait me comprendre, lui, baignant là, dans un putride jus de mer auquel je l'arrachais. Depuis trois jours le pied était au labo. Pratkovich, un éminent spécialiste en autopsie, analyste méthodique, m'avait promis un examen approfondi.

Les cadavres, il connaissait. Ancien combattant, ancien chirurgien, sa réputation n'était plus à faire. Chaque heure qui passait me rapprochait-elle de la vérité? Enfin allais-je savoir? Mes investigations n'avançaient pas, pourtant j'avais un pied. Le nougat c'est important, pourquoi avoir laissé que lui? Le panard est à l'extrémité de la jambe ce que la main est au bout du bras. La tête au cou! Grâce aux ripatons, le corps peut se déplacer...J'essayais d'imaginer son itinéraire. Comment était-il chaussé? Elle avait de jolis petons, camouflés par des escarpins qui embellissaient des courbes déjà ravissantes. Ce pied, il pourrait être féminin! Elle prenait un bain de minuit, enfonçait ses pieds dans le sable humide et plongeait dans l'écume changeante. Point d'escarpin à côté du pied. Comment, pourquoi? Ses pinceaux avalaient le bitume en ne faisant apparaître aucune fatigue, pourtant ses chaussures délabrées après tant de kilomètres à chercher la victoire, faisaient penser le contraire. Ce pied, il pourrait être masculin! Il tirait sur sa pipe tout en regardant le flux et reflux des vagues. Point de pipe à côté du pied! Je tournais, retournais les hypothèses, un pied perd sa personnalité, devient un problème et personne ne se soucie de savoir qui l'aime ou le déteste. La tête vide de tous sentiments envers lui, je passai la nuit à ingurgiter café sur café. Aux premières lueurs de l'aube, j'étais sur la plage, regardant de tous côtés, prenant sur mon visage fraîchement rasé, les embruns de la marée montante, écoutant claironner les sirènes des chalutiers voguant sur le fil de l'horizon. Il n'y avait rien ou presque, que du sable, quelques dunes

parsemées de pins maigrichons, résistants au temps. Je me déplaçai nonchalamment à la recherche d'un indice oublié, accompagné par le bruit des vagues qui se complaisaient dans un ronronnement régulier. « Oh oui! Mais toi ».

Je les entendais déjà. Je pensai à Pratkovich. Il serait temps d'avoir des nouvelles. Je quittai ce cimetière de sable, accompagné par des mouettes à capuchon qui se déplaçaient en corolles, criant et chiant dans la brise. Je pensai à cette ville que j'avais quittée, à tous ces grands immeubles que je côtoyais, au brouhaha qui s'élevait de la foule. Là, j'étais servi; c'était la parfaite cité de province. Le trou. L'endroit où tout le monde se connaît sans jamais se voir; où l'on parle à voix basse pour ne pas éveiller les soupçons, même dans la rue. Quel contraste! A la place du béton, je n'avais que la mer au bout des yeux et moi qui aie horreur de l'eau. Je passai ma journée à ruminer, enfin, dans la soirée, j'appelai comme convenu Pratkovich. Mon pied avait parlé, il avait dévoilé une partie de son mystère. Il m'attendait! C'est un pied de femme. Celle-ci devait avoir dans les vingt-cinq...trente... ans. Identification au carbone. Infaillible! Becs, griffes, dents avaient mutilés, mais la science avait fait le tri. Quel mec ce toubib! Les os étaient étalés sur un drap blanc, chacun était numéroté, étiqueté, référencé cliniquement.

- Du trente-sept, me dit-il, elle faisait du trente-sept ! Cela me faisait une belle jambe. Le bocal n'avait plus que son liquide, le pied était disloqué, j'aurais pu jouer aux osselets. Pratkovich attrapa le gros orteil et me le

posa sous le nez, comme pour me le faire sentir. Pour que j'en sois sans doute plus près !

- Voyez, cet os a été bricolé. J'y ai trouvé cette petite plaque. Réparation d'une fracture, aucun doute.

Je regardai sans vraiment y croire. L'haleine du docteur était un savant mélange entre le produit du bocal et un appareil digestif au plus mal. Je reculais tout en l'écoutant et en pensant à cet indice. Pour moi c'était la première vraie pièce du puzzle. [Dans le fichier de la journée il aura le n° 1769] Pauvre petit bout de métal. Riche travail. Adieu bocal, adieu tracas. Miasmes et odeurs nauséabondes cédaient la place à cette concoction osseuse. Je voyais déjà mes gentils collègues, visages souriants, fielleux. J'arrive ma jolie. Je devais quand même y aller doucement. Je ne pouvais pas faire tous les carabins de la province, voir du pays entier pour trouver celui d'entre eux qui me sortirait rayonnant la fiche d'une gonzesse réparée de l'orteil, le gros, et chaussant du trente-sept! Utiliser mes petites cellules grises comme le gros veau belge moustachu de la reine du mystère, me bourrer le pif de coke comme l'autre prétentieux, le cul posé dans son Chesterfield de son salon anglais, ça non plus ne me semblait pas judicieux. Il fallait que mon ami le toubib, éminence scientifique devant l'Éternel m'en dise plus. Quel entretien la femme avait-elle donné à son pied? Y avait-il des particules quelconques sous les ongles, comme si le pied avait été une main... Ces ongles étaient-ils vernis... Cette femme était-elle coquette? Dans toutes les boites à pandores du pays, on signalait bien les personnes disparues, cela me prendrait du temps, mais

il y aurait des échos, et si je m'écoutais bien. Je n'avais pas fait ça par vice, mais dans ma poche, mes doigts tritureraient des phalanges que j'avais escamotées sur la table du labo. Je n'étais pas spécialement cleptomane, cependant je ressentais une passion irrépessible à garder le contact, certes symbolique avec l'inconnue de la mer du Nord... Nord express... Train, gare. On ne sait jamais. Cette vérification-là, je pouvais la faire. Me pointer devant le chef de gare ne me demanda que quelques minutes et, les questions dans lesquelles je n'avais pas mis d'espoirs immodérés, fussent prêtes. Le vieux bonhomme, engoncé dans un uniforme délavé, ahanait quelques paroles entre deux giclées de salive chargée de nicotine. La cigarette papier maïs dansait au rythme de ses lèvres et, la fumée bloquée par la visière de sa casquette, faisait écran entre ses yeux et moi. A contre cœur, il creusait sous le képi. Manifestement une femme seule avait bien allumé dans sa cervelle une parcelle de souvenirs, même qu'elle était rudement bien balancée la môme, car, dans son métier, on voit tellement de mocheté qu'on est dégoûté de lever les yeux. Je ne l'écoutais plus mon pépère, il parlait toujours que j'avais tourné les talons, le laissant mastiquer sa cibiche et mariner dans son jus. Tant pis pour ma réputation et celle de tous les hommes du pays. Je fonçais droit chez Pratkovich. Sûr! Ces trois phalanges étaient mon gri-gri, mon talisman. Au cabinet, la déconvenue qu'il m'imposa n'entama en rien mon moral, habitué à plus de bas que de haut. Non, il n'y avait pas de trace de vernis, il y avait bien une fibre synthétique provenant d'un bas, d'un collant, d'une mi

chaussette. Pas de soie. Le dérivé de pétrole, tissé, était trop commun pour m'en apprendre d'avantage à première vue. Je pensais tout de même qu'elle avait suffisamment de classe pour en imposer, ersatz ou pas ! Sur mon bureau j'avais la liste du fichier central. Trente personnes disparues sans corps retrouvés. Accident, fugue, ou tout autre raison personnelle qui aurait poussé quelqu'un à s'évader du quotidien. Il me fallait trente adresses et autant de photo sur pied (quelle ironie) afin que s'élabore une tendance, une impulsion, un pressentiment. L'une d'entre elle me parlerait peut-être. Identifiée, la disparue livrerait son secret. Inéluctablement. Meurtre, suicide, accident, la routine. Quelle enquête avais-je! Un pied de nez à la rigueur policière.

- Oh oui, mais toi !

Tripoter trois bouts d'os et obtenir le résultat. Pourquoi ne pas demander à une cartomancienne ! Je réalisais que j'en faisais un peu trop quand je répondis à mes collègues que je les remerciais de leurs gentils conseils .Dans la solitude de ma piaule, je m'imaginai jeune et jolie, descendant du train dans une ville morte ou presque, bordée par la mer du Nord, décorée par des parasols trop souvent fermés. Pourquoi bordel? Pas pour tenter la grande aventure, pas seule en tous cas. Pour un rendez-vous, pour rencontrer une personne en qui je croirais suffisamment pour faire le déplacement. Pour vivre ce que je n'avais pas vécu là où je me trouvais. Pas pour servir de souper aux animaux de la plage...Au troisième flot de sang noir qui sortait de mon verre, je me suis éclipsé sous les draps de mon lit,

endroit parfait pour trouver le sommeil. Le trompettiste terminait à peine Blues after dark que le pianiste attaquait Round Midnight. Il était infatigable, ses mains caressaient l'ivoire dans un lyrisme tout à la fois délicat et impétueux. J'avalais une lampée en même temps que les notes du saxophoniste. Il y avait en lui comme un air de Hank Mobley, il me faisait penser au bon vieux temps de mes études, mais au fond de ma poche, les osselets me ramenaient à la réalité. Avec l'aube naissante, je me levai et quittai mon pucier douillet. J'écumais tous les bars et toutes les boîtes de la côte, c'était un sacré boulot, et mon carnet de notes commençait à peser son poids. Hélas, je n'avais que du superflu. Bon Dieu ! Cette fille avait bien dû faire un tour dans une de ces satanées taules, rien que pour y boire un godet ou y faire une brève rencontre. Elle n'est pas arrivée sur cette putain de plage après le naufrage d'un rafiot. J'ai vérifié de ce côté-là. De plus, depuis mon arrivée dans le coin il n'y a pas eu un seul coup de tabac ! J'avais le moral à marée basse, la routine me lessivait. Accoudé sur le zinc du Royal Club, je pensai à cette fille tout en avalant mon whisky, je me sentais à l'étroit, je n'avais toujours pas de réponse à ma question. La boîte était calme en cette heure avancée de la nuit, il ne restait que quelques couples qui buvaient sans doute un dernier verre avant le premier câlin à l'hôtel ou sur la banquette arrière de la voiture. La télé installée au-dessus d'un gros frigo diffusait un match de boxe qui n'intéressait personne, et le juke-box restait désespérément muet. Je questionnais insidieusement le loufiat qui essayait ses verres et qui faisait semblant de

ranger son matériel. Il ne m'apprit rien de très nouveau, sauf que d'après ses dires, il était un vieux routier de la côte et un grand amateur de femmes. Il essaya de me brancher avec une belle blonde cachée dans le fond de la salle, mais comme je n'avais pas la tête à la bagatelle, je le renvoyais à sa vaisselle. C'était sans doute une pute, jolie, mais pute quand même. Je décidai de faire la fermeture car les deux boxeurs étaient partis se faire recoudre, et la télé passait un vieux western avec Gary Cooper. The end. Les yeux bordés de fatigue, je quittai le bar pour ma voiture, je basculais le siège et m'endormais au son de la marée. Aux premiers rayons du jour, après un mauvais somme cauchemardeux, je regardai le soleil, une espèce de rond pâlichon, naître derrière les maisons encore couvertes par la brume de la nuit passée. Une fois mes membres étirés, je sortais mes notes. Révision. J'avais arpenté dans tous les patelins avoisinants cent vingt-cinq bars, cinq boites de nuit, deux gares ferroviaires, un entrepôt de bus, un bordel, une casse de voitures, j'avais fait tous les hôtels, des plus beaux aux plus moches, j'avais discuté avec des tas de gus et des tas de gonzesses et, j'avais rien à me mettre sous la dent. Un café me ferait le plus grand bien, pensai-je. Dans le premier troquet venu, je satisfis mon envie et passai un coup fil au central, fallait bien que je donne de mes nouvelles. Plus tard, cependant que j'étais dans la rue, je ne pensais qu'à cette fille introuvable. Introuvable, c'était bien le mot. Il était temps d'en finir, les osselets me pesaient et une impression étrange me turlupinait. Comme si une chose m'empêchait de progresser. M'empêchait d'évoluer vers

la vérité. A croire qu'au fond de ma poche ces petits bouts d'os devaient accomplir une mission. Un truc impalpable. A grandes enjambées, j'allais sur la plage pour en finir avec eux, avec elle. Les autres pourraient bien bredouiller leurs conneries, moi j'avais fait mon boulot.

- Oh oui! Mais toi...

La mer avala les fragments comme si c'était vraiment pour elle une habitude. Et d'un coup, je sus. Je sus ce que personne ne saurais jamais. Je sus ce que peut être je n'arrivais pas à exprimer. Dans un flash, je compris ce qu'elle était venue faire ici, sur cette plage et aucune autre. Elle n'était pas venue pour y ramasser quelques coquillages... Elle était venue pour ramasser un coquillage. Le coquillage. Dans celui-ci la perle rare, celle qui lui permettrait enfin de voir venir. Quelque chose comme ça. D'être en phase avec tous les espoirs qu'elle avait quand son pied s'est posé sur ce quai de gare. Elle n'avait pas déambulé à droite ou à gauche à la recherche de je ne sais quoi. Elle était déterminée, n'avait pas traîné à la pêche de nouvelles amitiés. Elle était venue dans ce lieu directement. Un trésor, une vérité, c'était sans doute cela. On peut aller loin quand on est plein d'espoir. Pluie de rêves. Mes états d'âmes étaient terriens, bassement matérialistes, fondés sur le but à atteindre. Elle, dans sa sensibilité de femme ne voyait dans la perle, que le "moyen d'arriver " dans cette Jungle de vie. Je m'y étais mal pris, je faisais fausse route depuis le début, ce n'était ni un pilier de bar, ni un chef de gare gâteux, pas plus une pute aguichante ou un fond de whisky qui m'aiderait. Toute

cette histoire devait se régler aux pulsions. Où était passé mon instinct légendaire? J'avais bien senti un brin de chose à l'origine, quand j'étais venu constater ce carnage sur la plage. Une entité. Le pied m'avait semblé autonome, doté de sa propre existence, comme s'il devait transmettre un message. J'avais tout simplement négligé ce qu'aucun flic sérieux comme moi n'aurait pris pour un fait. Alors j'avais emprunté trois bouts d'os pour passer mon temps à les triturer, à penser, puis ils n'avaient plus rien donné. Je retournai sur les lieux pour chercher un autre fil conducteur, elle était parvenue jusqu'ici, elle y avait forcément parlé, sinon pourquoi serait-elle morte? Je me devais de trouver un type avec un profil particulier. Un homme, pas une femme, c'est avec un homme qu'elle se devait de partager sa découverte. Mais elle s'était trompée, elle n'avait pas fait le bon choix et cela sans aucun doute possible à ce jour. Ou étais-je moi, pauvre couillon à ce moment-là? A jongler avec mes propres remords, à ruminer mes sales sentiments quelque part au fond d'un trou. Si seulement j'avais pu être là, si seulement une fois dans ma chienne de vie j'avais servi à quelque chose. J'eusse aimé que ce fût celle-là. Comme une tour de guet déchue après une rude bataille, il y avait au bout de cette plage, cet affreux bloc de béton qu'on avait à une mauvaise époque, baptisé blockhaus. Ensablé jusqu'aux meurtrières, mais accessible; je mis rendais tout de même, histoire de voir. De Vieilles réminiscences littéraires plus ou moins inconscientes s'éveillaient sous mon crâne. En m'approchant, je pensai à ce qu'elle avait bien pu aller foutre là-dedans? Y avait-elle seulement

mis les pieds? Après tous ces avatars, on pouvait dire que j'étais verni, comme une chance qui sourirait à un pauvre type qui n'a rien demandé. Dans un coin d'ombre, à l'abri du regard des badauds du dimanche, un bouquet de fleurs fanées pourrissait, posé à même le sol. La nature faisait bien les choses. En le soulevant, je découvris une plaque sur laquelle étaient inscrits plusieurs noms. Je grattais spontanément la chose pour éveiller de nouvelles connaissances. Tous les noms avaient une consonance germanique, en fait tous, sauf un. Ce patronyme là je sus tout de suite à qui il appartenait. Ce n'était pas sorcier, car la gravure en avait été nettoyée et laissait devant mes yeux une tache de propre. De plus, il était souligné d'un épais trait de rouge à lèvres, comme si le fait de lui avoir donné de la couleur, on souhaitait le faire revivre. Lui redonner une légitimité nouvelle. Cette femme était venue là, avait vu et, en était morte. Selon toutes vraisemblances, son père, collabo-milicien... avait choisi son camp. En voulant faire revivre un passé pas si lointain, elle avait réveillé des passions endormies. A cette époque on focalisait sur l'État conçu comme l'instrument par excellence de la transformation sociale, pour changer certaines choses, l'important était de conquérir et d'exercer le pouvoir et de monopoliser les moyens de puissance. La démarche n'était pas impossible, la façon d'y parvenir seulement discutable. Par la suite, il y eut une désobéissance civile et une transformation des rapports sociaux. Interdiction. Absurdité. Rigidité étatique. Résistance passive. Résistance à l'ennemi, furent le lot de cette période troublée. Tout cela sans

doute sous mes yeux. En relisant toutes mes notes, je déduisais rapidement une évidence qui aurait dû me sauter aux yeux comme la vérole... Une seule et unique personne se souvenait d'elle. Le chef de gare ! Je tournais en rond et commençais à me fulminer des reproches quand soudain, deux collègues en uniformes firent irruption dans le bloc de béton et, me dérangèrent dans mes réflexions. Ils avaient un fait important à me communiquer. Le plus grand des deux, le visage en lame de couteau et au regard fielleux, m'annonça qu'on venait de serrer l'assassin, qu'il était à ma disposition pour remplir des aveux complets. La grande saucisse m'expliqua brièvement que, dans un accès de remords, le vieux chef de gare s'était rendu à la Maison-Mère pour avouer son crime. Il me bassina également en me disant que ça ne servait à rien de ressasser quotidiennement mes notes, car eux, ils avaient fait le travail. Je réprimais difficilement un affreux rictus de dégoût. En effet, j'étais plongé tout au fond d'un passé médiocre et, de sinistre mémoire pour beaucoup de gendarmes, représentants d'une forme d'ordre moral des plus répugnant. Enfin, j'étais quand même curieux d'entendre les explications et de connaître le mobile qui jusqu'à maintenant je ne saisisais pas vraiment. J'étais également persuadé que la maréchaussée tenait le bon coupable. Le break noir, avec son gyrophare hurlant, traversa la ville dans un potin d'enfer, comme pour signifier le triomphe des justes. Installé sur la banquette arrière, je réfléchissais à cette chose insupportable. L'opinion publique déclarera sans doute qu'il faut raccourcir le coupable. Cela étant nécessaire pour la

bonne tenue des citoyens, pour que le court normal de la réalité humaine ne soit pas perpétuellement miné par une quelconque illusion secrète. Rien ne se passa pendant deux jours, sinon que je faisais des ronds de fumée dans la pièce qui me servait de bureau et que j'expédiais mes affaires courantes. Le temps était électrique, depuis que le vieux était présumé coupable, je me sentais menacé. On m'avait conseillé de rester dans mes pénates, mais la chambre d'hôtel que j'occupai depuis mon arrivée dans ce trou sentait trop la naphthaline, n'étant pas casanier, je me résignais à l'ambiance du commissariat principal. Je profitais de l'accalmie provoquée par l'arrestation pour tenter une réconciliation avec mes collaborateurs. J'apportai de temps en temps un café à un collègue de couleur, afin de me concilier une entente harmonieuse avec lui. Je discutais le bout de gras avec Natacha, la secrétaire polyglotte du chef, afin de combler mes lacunes dans un domaine où ma maîtrise personnelle laisse à désirer, enfin, j'apportai sur des plateaux, dans les bureaux adjacents au mien, des sandwiches au jambon, au fromage et aussi de la bière à des collègues qui commençaient à me faire des courbettes. J'allai à l'encontre du système sans me soucier de mon avenir, la courtoisie réciproque ferait le reste avant mon départ vers une nouvelle enquête, mais avant, il fallait que je conclusse cette affaire de, "pied" et ce n'était pas du nougat! Le vieux était au plus mal et comble de malchance, il s'était rétracté. Les aveux qu'il avait spontanément donné, il les avait rejetés, prétextant que ce jour-là, il avait eu une crise de diabète aigu et qu'il